

LE PORTUGAL EXPLIQUÉ AUX BELGES, SUR TROIS "ITINÉRAIRES" DÉCALÉS: ALBERT T'SERSTEVENS, CONRAD DETREZ ET JEAN-CLAUDE PIROTTE

José Domingues de Almeida¹
Université de Porto

Résumé:

Cet article se propose un aperçu de trois déplacements physiques et littéraires au Portugal de trois écrivains belges A. t'Serstevens, C. Detrez et J.-Cl. Pirotte, à trois moments différents de la République portugaise: l'Etat Nouveau, la Révolution des Œillets et l'intégration européenne, ainsi que leurs regards respectifs sur les réalités portugaises trouvées. Dès lors, trois perspectives se dégagent respectivement des textes analysés en guise de déplacements créatifs attentifs: l'éloge de la dictature salazariste, l'extase révolutionnaire et le scepticisme face à l'avenir.

RESUMO:

Este artigo propõe uma panorâmica de três deslocações físicas e literárias a Portugal por parte de três escritores belgas, A. t'Serstevens, C. Detrez e J.-Cl. Pirotte, em três momentos diferentes da República: o Estado Novo, a Revolução dos Cravos e a integração europeia, assim com seus olhares respectivos sobre as realidades portuguesas encontradas. Desde logo, três perspectivas emergem respectivamente dos textos analisados à guisa de deslocações criativas atentas: o elogio da ditadura salazarista, o êxtase revolucionário e o cepticismo face ao futuro.

MOTS-CLÉS:

A. t'Serstevens,
C. Detrez, J.-Cl. Pirotte,
déplacements, Belgique,
littérature

>>

PALAVRAS-CHAVE:

A. t'Serstevens,
C. Detrez, J.-Cl. Pirotte,
deslocações, Bélgica,
literatura

L'inventaire de la présence du Portugal dans les lettres belges de langue française n'apparaît pas comme un exercice évident, ou en tous cas pas habituel dans notre tradition critique. Marc Quaghebeur s'y est essayé avec un souci de complétude dans un article original (2002), qui parcourt deux siècles d'inscriptions, citations, allusions et mentions diverses de notre pays dans des romans et autres genres littéraires écrits par des Belges.

De cette subtile fécondation thématique ou allusive, on peut dégager trois auteurs particuliers, en déplacement, dont les récits nouent un rapport affectif spécifique au Portugal, et ce, à trois moments distincts de la République: la période de l'Ordre Nouveau et de la dictature; la Révolution des Œillets et le Processus de Révolution en Cours, ainsi que la période de rattachement du pays à l'aventure communautaire européenne.

De ce fait, une (re)lecture de ces trois récits met en lumière une certaine image du Portugal raconté aux Belges par des Belges, et nous renvoie également une représentation par réfraction de notre histoire récente et de son impact sur des voyageurs ou écrivains déplacés.

Né en Belgique, mais ayant choisi la nationalité française en 1937, l'écrivain, essayiste et surtout journaliste Albert t'Serstevens a très tôt commencé à voyager, à l'instar de Blaise Cendrars, dont il fut un proche ami et avec qui il a échangé une intense correspondance épistolaire.

De ces nombreux périples autour du globe (Yougoslavie, Grèce, Turquie Espagne, Italie, Maghreb, Amérique Latine, Polynésie française et Portugal, entre autres) qui ont succédé à sa traumatisante incorporation lors de la Première Guerre mondiale, est née la matière fictionnelle de plusieurs romans, ainsi que plusieurs récits de voyage, des impressions et des notes personnelles touchant aux pays et cultures parcourues à une époque (la première moitié du vingtième siècle) où les civilisations apparaissaient encore au voyageur dans une aura distante et exotique.

Ces notes prises au cours de ces déplacements, davantage

culturels que "touristiques", feront l'objet d'"itinéraires" divers, publiés avant, pendant et après la Deuxième Guerre mondiale, parmi lesquels on trouve *L'Itinéraire portugais* (1940), dans lequel Albert t'Serstevens fait un compte-rendu très attentif aux détails de son long périple lusitanien, en voiture, avec sa compagne, Marie-Jeanne et leur chat, Puma: "L'équipage de mes *Itinéraires* entre au Portugal au cœur de mai. Marie-Jeanne est au volant. Je note le paysage et les hommes. Le Puma, les moustaches à la portière, respire l'odeur de la liberté" (*idem*: 19). Par ailleurs, l'auteur avertit le lecteur de la visée de son entreprise et des risques qu'elle lui fait encourir: "Je suis donc forcé de juger l'âme portugaise d'après ses manifestations extérieures et je risque de me tromper" (*idem*: 14).

>>

Cet itinéraire, dépourvu de toute portée touristique au sens actuel du terme, se conçoit avant tout, et selon la définition de l'auteur, comme une manifestation de liberté absolue: "Rien de plus délicieux, en voyage, que de passer une semaine ou plus à ne pas voyager, et je me demande si ce n'est pas cela, le voyage. Je ne veux pas qu'il m'impose chaque jour sa découverte. Je veux être libre de rien voir, ce qui n'est peut-être, après tout, qu'une façon de mieux voir" (*idem*: 149).

Il accumule des coquilles du fait d'une conception très approximative de cette langue méconnue, toujours facilement assimilée au castillan: "La langue se prête à ces détours. Si je n'ai jamais pu ni la parler ni la comprendre quand on me parlait, j'ai pu l'étudier dans les livres, où elle ressemble beaucoup à l'espagnol. Mais dans le langage c'est une toute autre affaire, et je n'y entends plus rien" (*idem*: 16). On trouvera dès lors sous la plume voyageuse de t'Serstevens des retranscriptions sonores approximatives: *atoum*, *adeos*, *bemfica*, etc.

Par ailleurs, ce récit de découverte des terroirs, des villes, des monuments, du peuple et de ses mœurs, véhicule une imagologie positive, parfois même flatteuse, du Portugal salazariste, où abondent le commentaire, le détail, mais aussi le ton critique, ironique parfois, à la faveur de laquelle il nous est

loisible de dégager trois caractéristiques majeures, mais qui pointent une vision particulière de l'esprit du peuple et un attachement affectif indéniable à notre pays.

Tout d'abord, il nous faut signaler un souci de faire se démarquer positivement, certes avant la deuxième Guerre Mondiale, le Portugal par rapport à l'Espagne, voisine affublée de tous les défauts et dysfonctionnements. Et tous les détails comparatifs sont bons pour mettre en lumière pareil décalage: "Rien de plus dissemblable que ces deux pays voisins et qui ont une commune origine" (*idem*: 20).

214>215

Et les comparaisons dépréciatives pour l'Espagne vont bon train au rythme d'observations converties en notes de voyage: "Si la plupart des gosses mendient, ce n'est aucunement à l'espagnole, avec la ténacité larmoyante des *ninos* [sic] de Valladolid par exemple (...)" (*idem*: 63). D'ailleurs, selon t'Serstevens, les Portugais sont "un peuple actif. Au contraire de l'Espagne, les routes sont toujours animées de piétons, hommes, femmes et enfants" (*idem*: 15).

De même, les paysages lusitaniens procurent un charme et une consistance qui font défaut de l'autre côté de la frontière: "Nous sommes, ici [Viseu] bien loin de l'Espagne et de sa tragique nudité" (*idem*: 23). Ou encore la corrida portugaise, de par son souci de noblesse, se distingue diamétralement de sa congénère espagnole et en devient acceptable aux yeux de cet observateur nord-européen: "La course de taureaux portugaise est une corrida pour âmes sensibles. Rien de la grandeur tragique de la corrida espagnole. C'est un divertissement coloré, ce n'est pas le jeu terrible dont l'enjeu est la vie de la bête ou de l'homme" (*idem*: 97).

A ce titre, t'Serstevens trahit une appartenance et une identité belge flamande mal enfouie ou refoulée dans la référence à un collectif hexagonal auquel il s'entête à vouloir communier sans cesse. Aussi, les comparaisons qui s'établissent entre les détails portugais et le voyageur font appel à un "nous" collectif français trop insistant pour ne pas masquer une

carence, ou en tous cas un manque d'assurance dans le rapport à l'espace identitaire: "Au Portugal, comme dans notre Etat incrédule"² (*idem*: 13); "Nos Pêches de Bretagne" (*idem*: 152)³ auxquelles il confronte celles d'Olhão ou encore la description qu'il livre des chais du vin de Porto à Vila Nova de Gaia: "Les armazens [sic] sont en grande partie creusés dans le roc, comme nos caves de Champagne" (*idem*: 184).⁴

Marc Quaghebeur a excellé en précurseur dans la psychanalyse de l'écriture des écrivains belges de langue française en pointant ce que les œuvres disent ou ne disent pas explicitement des rapports biaisés à l'ici belge (Quaghebeur 1998). Une telle approche s'avère ici d'autant plus opératoire que t'Serstevens est un Belge d'origine flamande, comme son nom le laisse trop deviner. Mais le rapport symbolique à ces espaces non-français emprunte des voies indicielles subtiles, mais fort révélatrices.

>>

A l'aune de cette grille de lecture identitaire déplacée, on comprend mieux certains passages engageant un rapport à la Belgique historique. Ainsi, par exemple, la mélodie des cris des poissonnières de Lisbonne évoquent chez lui " (...) la mélodie si triste du marchand de crabes et de crevettes, et même je l'ai retrouvée à la Coruna, en galego, ce qui montre que les Espagnols n'ont pas seulement laissé dans les Flandres les Vierges habillées de velours et les géants des processions..." (t'Serstevens 1940: 87); allusion à cette époque où les Pays-Bas et le Portugal étaient sous la tutelle de la même Castille.

Par ailleurs, la demeure modeste de Salazar à Santa Comba Dão lui rappelle une "petite maison privée, genre bruxellois" (*idem*: 11). A Estremoz, un miroir du Rossio évoque "(...) ce qu'on appelle en Belgique un espion (...)" (*idem*: 132).

En outre, un deuxième souci balise et caractérise ce récit de voyage d'un Belge naturalisé Français dans le Portugal de l'après-première République. Il s'agit de la récurrence d'une approche mythique et immémoriale de l'espace et du peuple; ce qui l'engage dans une vision de la nation lusitanienne et de son

destin dans le monde. t'Serstevens relève l'emplacement vocationnel du Portugal et sa mission atlantique: "J'ai quelquefois pensé que le Portugal pourrait s'appeler Atlantis" (*idem*: 3). D'ailleurs, "tout le pays n'est qu'un rectangle littoral" (*idem*: 6). La colonisation portugaise, celle qui aurait réussi à organiser un "métissage" des plus intéressants et féconds, aurait "profondément modifié la race portugaise" (*idem*: 8).

C'est précisément l'Atlantique qui façonne et explique ce destin particulier: "L'esprit de l'Atlantique anime la race portugaise, l'aère et la tempère" (*idem*: 12); ce qui sépare définitivement notre pays de l'Espagne voisine. Et les repères mythiques ne manquent pas qui jalonnent l'histoire du Portugal et que t'Serstevens visite à la faveur de la découverte des lieux et des monuments. Ce sont eux aussi qui font en sorte que le récit de voyage évite l'idée et l'image toutes faites.

Et tout d'abord ceux de Dom Sebastião, Pedro et Inês, l'épopée des Découvertes, le tremblement de terre de Lisbonne, le marquis de Pombal, les Invasions Françaises, voire l'ascension de Salazar au pouvoir suite aux balbutiements de la première République. Ce retour au mythe, à la légende, engendre le goût, ou le besoin irréprensible de narrer jusqu'à la conjecture, de replonger dans les événements immémoriaux et fondateurs: "Constantia meurt. Pedro, libéré devant l'Eglise, épouse sa concubine, union privée, ce qu'on appelle aujourd'hui un mariage morganatique. Son père, le roi Alphonse, dissimule son dépit. Ils sont toujours, les hommes de ce siècle, à couvrir le crime sous un air de chaude affection" (*idem*: 43).

Cet attachement au mythe lui fait se méfier des conséquences défigurées et décadentes du vaste processus de sécularisation engagé par la République implantée en 1910; un mouvement dont t'Serstevens sait l'origine française: "cet esprit voltairien qui devait aboutir à la laïcisation du pays" (*idem*: 39). La même origine, ironie de l'Histoire, qui voulut que la France fût à l'aube du dégagement du premier royaume portugais: "Ces deux barons français, Raymond et Henri de Bourgogne, qui ont fondé le

royaume de Portugal et sa première dynastie (...)” (*idem*: 6).

Le voyageur à la posture ouvertement conservatrice, voire passéiste, en regrette d’autant plus les effets dévastateurs qu’ils induisent, selon lui, un triste évidence de la substance de l’Histoire vivante au profit d’une approche muséologique, et partant, artificielle et inauthentique, de la vie: “Je voudrais dire une fois pour toutes pourquoi je n’aime guère les musées” (*idem*: 88).

Si le palais de Buçaco a du charme, ce n’en est pas moins “un exemple de cette laïcité dont j’ai déjà souligné les conséquences” (*idem*: 24). De même, le monastère d’Alcobaça serait regrettablement tombé sous l’emprise du “pouvoir laïc” (*idem*: 41) et, suite à l’expulsion des moines, “(...) n’est plus aujourd’hui qu’un but de tourisme, entre les mains des archéologues” (*ibidem*). Un même sort afflige le monastère de Batalha d’où les Frères Prêcheurs ont été expulsés et, regrettablement, “a repris depuis quelques années une signification nouvelle” (*idem*: 47).

Les monuments lisboètes lui inspirent le même sentiment d’inauthenticité: “Toutes les autres églises de Lisbonne [t’Serstevens exclut de cette liste le Carmo et la Sé] ont cet aspect de monuments profanes que devait leur donner un siècle qui n’avait plus de foi” (*idem*: 76).

Sintra, séjour des rois d’antan, est loin de “ce temps-là [où les rois] savaient être majestés, et tout ce qu’ils faisaient ou faisaient faire portait la marque de leur grandeur” (*idem*: 122) et connaît, tout comme Évora, la “malédiction par l’esprit laïque” (*idem*: 139).

Cette dénaturation des lieux, éprouvée comme un mauvais tour de l’Histoire, est renforcée par des choix architecturaux douteux, comme ces miradors d’Alfama qui “(...) blasphèment de toutes leurs crudités de cartes postales (...)” (*idem*: 80).

Finalement, t’Serstevens manifeste sans cesse une forte admiration envers le personnage politique et intellectuel d’António Salazar, “dictateur malgré lui” et “grand homme d’Etat” (*idem*: 107), et envers la dictature qu’il a implantée dans le pays sur les décombres de la République déjà pourrissante. Les

>>

termes sont on ne peut plus péjoratifs pour le régime républicain: "la députaille", "la basse-cour parlementaire" (*idem*: 105) ou encore un dépréciatif "ces gens-là" (*idem*: 106).

En revanche, Salazar, qui lui concède un entretien à Santa Comba Dão, lui inspire une image positive qu'il en vient à convoiter sans le dire pour sa France adoptive, pourtant mère des libertés. Le destin du dictateur, tout comme celui de Pedro et Inês, demeure très lié à la ville de Coimbra, notamment l'Université et la Salle dos Actos où, rappelle le narrateur sous le charme: "Salazar s'y [est] assis" (*idem*: 31).

218>219

Chez Salazar, t'Serstevens apprécie la personnalité austère, détachée et courageuse. Sa vocation lui semble héroïque à plus d'un titre: "Il arrive à Lisbonne, il éconduit les aigrefins internationaux. – Merci, messieurs, le Portugal va se débrouiller tout seul!" (*idem*: 106). Il ne s'agirait pas selon lui d'un despote au sens cruel et fasciste du terme, mais bien plutôt d'une conception personnelle et sacrificielle de l'exercice du pouvoir au profit de tous: "C'est la vraie dictature, telle que la concevait l'ancienne république de Rome, le dur remède à un état de crise, l'abdication de la liberté, de la prétendue liberté, pour le salut du pays" (*idem*: 107).

t'Serstevens s'affiche ainsi à l'aube du deuxième conflit mondial et de ses conséquences néfastes, en franc admirateur des autocrates qui montent en puissance, mais surtout de Salazar qu'il dépeint comme un "(...) personnage ascétique auquel je ne puis comparer, dans l'histoire, que la haute figure d'Ignace de Loyola" (*idem*: 108) et dont l'unique ambition se résume à "(...) servir son pays. Quel est son but? Aucune ambition personnelle" (*idem*: 113).

Décédé le 21 mai 1974, Albert t'Serstevens n'a pas connu cet autre "itinéraire" que devait emprunter le Portugal d'avril et révolutionnaire; celui-là même que vint rapporter Conrad Detrez à sa Belgique natale.

Né dans le pays de Liège en 1937, parti en missionnaire au Brésil dictatorial et militaire des années soixante, puis renvoyé en Belgique après des années de militantisme dans les groupes gauchistes et maoïstes de libération, la clandestinité, la prison et

la torture, Conrad Detrez débarque à Lisbonne alors que le Portugal est en ébullition. De surcroît, il est correspondant au service de la RTB. Cette expérience est rendue sur un ton confidentiel et sage dans un récit posthume, alors que Detrez se sait condamné par un nouveau virus encore anonyme "C'est Lisbonne! J'y vis depuis un an déjà. S'y déroule une révolution curieuse [...]. Un coup d'Etat poli, feutré" (Detrez 1986: 110).

Vue de ce carnaval politique quotidien, plein de rebondissements et de rumeurs contradictoires, la Belgique des années septante paraît bien distante, monotone, terne, sans intérêt. En effet, "Au royaume de sire Baudouin (et Mme Fabiole) l'insurrection n'est pas inscrite à l'ordre du jour. On prévoit plutôt qu'il pleuvra" (*idem*: 111). La Belgique ne produit aucun "événement" digne de ce nom. Elle suscite, tout au plus, des faits divers à la portée et à l'intérêt purement vicinaux.

Cependant, pour le narrateur, les gauchistes de tous bords suivent avec une passion sportive et hypocritement détachée le cours des événements révolutionnaires au Portugal. Et si ce Finistère d'Europe, dont l'existence historique nationale pluricentenaire et la geste épique encore présente sur tous les continents intimidaient encore les pays du nord axés sur la social-démocratie, devenait un Cuba européen? Dans leurs immeubles feutrés de Bruxelles-Brussel, fonctionnaires, journalistes, intellectuels de gauche appellent de leurs vœux la création d'une Albanie ibérique où ils iraient en tourisme idéologique, mais qu'ils n'auraient jamais l'idée d'habiter.

Dès lors, la Belgique est affublée d'adjectifs péjoratifs et dépréciatifs. Elle devient soudain "leur" pays: "Mes confrères, là-haut, à la maison mère, dans *leur* froid pays, la plate Bruxelles, meurent d'envie (...). Ils sont excités, mes braves gauchistes belges, trotskistes, léninistes, soixante-huitards d'outre-frontière, charmants, par procuration... Excités, les braves. Ils faillent, à chaque nouvelle, défaillir" (*ibidem*).⁵

Les confrères bruxellois de Detrez l'envient, mais lui ne les envie nullement. Ils s'en vont visiter Lisbonne la tumultueuse

>>

comme on part en week-end ou en classe de neige, en se remémorant l'abc de la révolution et du socialisme, impraticable chez eux. Mais, une fois sur place, la beauté et la grandeur de l'ancienne métropole impériale, manuëline et atlantique les conquièrent. La révolution, elle, peut attendre.

Detrez raille ces "étrangers" que sont devenus pour lui ses propres compatriotes, touristes de gauche en mal d'émeutes et de pavés, qui en voudraient davantage, mais devront finalement se contenter d'un coup d'Etat poli, inoffensif, très surveillé par les alliés américains.

Il envie plutôt Chico, ce Portugais *retornado* des Indes, prêt à reprendre le large, en cette fin annoncée d'Empire, vers d'autres horizons, fort d'une Histoire et d'un état d'âme.

Detrez s'approprie cette "Histoire" et emprunte ce sentiment: "Henri, prince des marins, héros de mon pote, je me rapproche. *Tes nuages sont les miens: Ton océan, j'y plonge. Tes caravelles, je veux y remonter*" (*idem*: 119).⁶ Lisbonne, ville de tous les départs et de tous les retours sera désormais, "sa" ville:

D'où le nom: Olissipone, tous ces passages, ces abordages, ces voyages... Des départs sans retour également. Ville de conquérants, de découvreurs, marins, aventuriers, l'émigration qui continue: un patrimoine vivace, unique, omniprésent: la *saudade*⁷. (*ibidem*)

Saudade, un mot dont on se grise à force de l'éprouver, "vague à l'âme, délices et pleurs en dedans. Tout cela (Dieu merci) résiste aux coups d'Etat (...)" (*idem*: 120). Dieu merci, pour lui, "le regard est imprenable" (*ibidem*).

Ce patrimoine sentimental, ce capital historique, cette plus-value destinale (*fado*) comme horizon, quand on en est terriblement dépourvu, on est tenté de se les offrir en cadeau, comme une consolation, une compensation de la vie à l'égard d'un Belge, ex-futur curé de campagne et guérillero maoïste des favelas: "(...) la *saudade*. Je la possède. Lisbonne me l'a donnée. Un pan de ma forteresse" (*ibidem*).

Chez Detrez, le Portugal est vénéré dans son éternelle et impériale "splendeur", dans la pérennité de ses sentiments humanistes et de sa propension au métissage culturel; et ce, en dépit des troubles internes du moment. Les protagonistes de la révolution portugaise (Spinola, Othelo, Gonçalves, Soares, Cunhal, etc.) durant les "deux années d'incertitudes" (*idem*: 132) qui ont consolidé le régime démocratique, sont vus comme des marionnettes d'un feuilleton trop prévisible.

Detrez se sent blasé. Des révolutions, il en a vu d'autres, des vraies, celles où l'on meurt. Le guérillero est fatigué. Pris d'une lucidité inouïe, il entame dans cette ville où se joue une "lutte finale", son "autobiographie hallucinée", et se réconcilie avec la pure beauté du monde (incarnée par la vue imprenable sur le Tage au Cais do Sodré) et avec l'accolade portugaise, "pur amour, que toute femme ignore, affaire de cœur, sans cul, d'homme à homme" (*idem*: 131).

>>

Paradoxalement, au moment même où Detrez se penche sur son enfance à Roclenge, s'adonne à son autoanalyse et ressasse les raisons profondes de ses échecs, Lisbonne s'offre à lui comme un "havre", une patrie substitutive et adoptive. Il ne regrette pas cette Belgique brumeuse, pluvieuse et feutrée. Il lui substitue la patrie de Chico, celle de l'"autre". Il lui emprunte ses racines (indiennes, timoraises, chinoises, africaines), ses ailes, ses voiles, désir irrépessible de repartir, son "âme océanique" (*idem*: 138).

De même, le portugais devient sa langue adoptive (Detrez 1981: 122), la seule à même de véhiculer les subtilités de l'âme: "Où ai-je pris, dans quel idiome, les mesures de la nostalgie?" (Detrez 1986: 147). Conrad Detrez a choisi la voie de l'exil qu'il a vécu dans le métissage.

En revanche, peu assuré de son appartenance ou de son attachement national, Jean-Claude Pirotte, écrivain et poète belge né en 1939 à Namur, se cherche des pays littéraires et mythiques substitutifs qu'il adopte d'un regard, d'un verre de vin ou d'un poème (Pirotte 1996: 96 et 106).

Le Portugal figure parmi ces contrées lointaines et

exotiques de l'âme comme jadis la Hollande et la Bourgogne, cet "immémorial espoir d'une Lotharingie" (Pirotte 2002: 44) à vocation intimement littéraire, voire romanesque.

Un voyage en automne signale ce périple lusitanien de l'écrivain belge. Un temps "exilé" de plein gré dans la ville d'Angoulême, il quitte ce séjour mythique et chardonien pour un Portugal nostalgique, impérial, poétique, et en pleine mutation sociopolitique dans la foulée de la révolution des Œillets.

Le départ, marqué par le suicide, dans des circonstances troublantes⁸ de sa fille Geneviève, est d'emblée placé en périphrase sous le parrainage de Charles-Albert Cingria et de la littérature errante, mais aussi par l'énigmatique Vera, une femme qui le quitte précipitamment.

Geneviève est le principal destinataire du récit / carnet de voyage au Portugal, et son ombre hante les mots, les lieux et les souvenirs évoqués. Le travail de mémoire se fait ici complice d'un "travail de deuil" (Quaghebeur 2002: 151) des plus émouvants de la part d'un père inconsolable qui se penche sur ses souvenirs comme on feuillette un album de famille.

De ce puits mnésique endeuillé émergent des épisodes touchants liés à l'enfance de Geneviève et à la mémoire d'Anne Costy, sa mère (Pirotte 1996: 34). Ces souvenirs acquièrent un triple éclairage dans le texte. D'une part, le décès de Geneviève apporte un ton nostalgique et douloureux à l'anamnèse narrative. Le narrateur se superpose au père endeuillé.

D'autre part, le manque irréparable de la fille est relayé par l'intraduisible sentiment de la *saudade* portugaise, et lisboète en particulier. Cette ville mythique procure un cadre impérial et maritime que l'auteur "incorpore" (Quaghebeur 2002: 151) à son état d'âme et qui lui permet de mieux intégrer ces événements funestes et la perte d'un être chéri.⁹

Epousant ou traduisant dans sa langue une imagologie littéraire ou culturelle comme "nostalgie du présent" (Pirotte 1996: 19) ou "Roi disparu" (*idem*: 14), le narrateur finit par plonger dans la réalité portugaise du moment. Subtilement, le voyageur se

fait chroniqueur et se met à commenter l'impact architectural de l'émigration sur les caractéristiques traditionnelles des petits villages des Beiras: "On voit aussi des jeunes nés en France ou ailleurs, arriver pour les vacances, en rêvant sans doute qu'ils retrouvent une vérité sensible" (*idem*: 129).

En fait, pour ce fin observateur, le Portugal n'évolue pas toujours dans le bon sens, et son jugement est sans appel: "Le Portugal s'est institué la victime consentante d'un assassinat du paysage (...)" (*idem*: 109). Le chroniqueur craint de voir ce pays mythique perdre ses caractéristiques séculaires dans l'uniformisation bureaucratique européenne qui se décrète à Bruxelles: "Les jours du mythique fromage de serra sont comptés. Si je l'écris, c'est que j'espère, *absurdement* le contraire". (*idem*: 110)¹⁰

Et l'écrivain de parcourir hâtivement les richesses ou les atouts d'un pays en transition entre l'empire, le salazarisme et la révolution des Oeillets, le difficile accouchement démocratique et l'intégration européenne. Il s'arrête sur plusieurs détails: "le chouriço" (*idem*: 79), l'"ail français" (*idem*: 78), le "caldo verde" (*idem*: 127).

Perçu sous un prisme livresque, "le Portugal est un songe, ou si l'on veut, une *extrême* réalité littéraire" (*idem*: 14). La découverte de cette Lusitanie éternelle (Salir do Porto et sa baie (*idem*: 92s) ; Alcobaça et son abbaye, *la Reine morte* (*idem*: 57); Coimbra, son université, les *doutores* et la rue de Quebra Costas (*idem*: 20s); le nord du pays et ses *vinhos verdes*, ou encore la serra da Estrela et son paysage immémorial, primitif) se produit sur fond de réminiscences ou ruminations littéraires (*idem*: 21).

Marc Quaghebeur souligne d'entrée de jeu la "synergie" d'esprit liant Pirotte à son frère d'écriture António Lobo Antunes. Dans *Plis perdus*, plus précisément dans une lettre de Pirotte à cet écrivain phare de la fiction du Portugal contemporain, l'auteur emprunte son expression "Angola de l'âme" pour qualifier sa démarche scripturale, déjà terriblement marquée par le sceau de la mort et de la perte, notamment celle de Geneviève.

>>

D'ailleurs, ce personnage présent-absent, cette ombre-témoin mémorielle (*idem*: 21), se glisse entre les deux hommes à la faveur des livres, comme il s'était toujours discrètement glissé entre le père et ses conquêtes féminines (*idem*: 428). Dans sa lettre à Lobo Antunes, Pirotte confirme l'importance du jugement imaginaire, littéraire d'outre-tombe de sa fille sur les lectures qu'il entreprend, notamment les romans du prosateur portugais.

D'autres "réminiscences" littéraires induisent un dialogue nostalgique entre le narrateur et le Portugal mythifié par l'Histoire et la littérature (Alcobaça, la projection impériale de Lisbonne, etc.). Pirotte se révèle fin connaisseur des lettres portugaises dont il perçoit les complexités, les subtilités et le rapport solide et polémique à la fiction de la patrie.¹¹

A tour de rôle, l'incontournable Fernando Pessoa ou Virgílio Ferreira (*idem*: 15); António Tabucchi ou Miguel Torga sont convoqués pour tisser un texte frôlant çà et là la divulgation littéraire et le pèlerinage lettré pour illustrer l'assimilation poétique des lieux, cette technique typique de l'écriture pirottienne. Dès lors, les terrains vagues de Benfica à Lisbonne relèvent du "songe dhôtelien" (*idem*: 63).

De telles considérations métalittéraires ou sentimentales n'opèrent que très rarement le contraste dichotomique ou le dégagement explicite, critique de l'"ici" belge, même *in absentia*. Si les paysages du littoral lusitanien dessinent une spatialité d'ouverture maritime qui n'est pas sans rappeler les ciels hollandais, et s'opposent à la clôture et densité boisées d'un pays innommé (*idem*: 137), aucun discours critique ne vient creuser ces dichotomies superficielles.

A cet égard, Pirotte diffère radicalement de la démarche critique, voire "choquée" d'un Lobo Antunes (ou d'autres auteurs portugais du moment) dont le regard lucide sur le Portugal contemporain et son histoire récente constitue une impitoyable interrogation sur le passé et le devenir national. Comme chez d'autres voyageurs belges au Portugal avant lui, il s'agit subtilement, subrepticement de dire le vide belge par ricochet. <<

NOTAS

[1] Cette communication a été élaborée dans le cadre du projet "Interidentidades" de L'Institut de Literatura Comparada Margarida Losa de la Faculté des Lettres de l'Université de Porto, une I&D subventionnée par la Fundação para a Ciência e a Tecnologia, intégrée dans le "Programa Operacional Ciência, Tecnologia e Inovação (POCTI), Quadro de Apoio III (POCTI-SFA-18-500)".

[2] C'est nous qui soulignons.

[3] C'est nous qui soulignons.

[4] C'est nous qui soulignons.

[5] C'est nous qui soulignons.

[6] C'est nous qui soulignons.

[7] C'est nous qui soulignons.

>>

[8] Lire ces circonstances dans "Une lettre à António Lobo Antunes" (Pirotte 1994: 55s).

[9] Remarquons que Conrad Detrez faisait à Lisbonne le deuil des idéologies et, par ricochet, de l'Etat unitaire belge.

[10] C'est nous qui soulignons.

[11] Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les références personnelles à la *saudade* des lieux portugais qu'il endosse ou emprunte dans la fiction. Voir: Pirotte 1998: 54, 55, 60s, 94, 96, 97 et 98. Il y est question, entre autres lieux, du "Cais do Sodré" ou Nazaré.

BIBLIOGRAPHIE ∨

Detrez, Conrad (1981), *Les noms de la tribu*, Paris, Seuil.

-- (1986), *La mélancolie du voyeur*, Paris, Denoël.

Pirotte, Jean-Claude (1994), *Plis perdus*, Paris, La Table Ronde.

-- (1996), *Un voyage en automne*, Paris, La Table Ronde.

-- (1998), *Boléro*, Paris, La Table Ronde.

-- (2002), *Un rêve en Lotharingie*, Paris, National Geographic Society.

Quaghebeur, Marc (1998), *Balises pour l'histoire des lettres belges*, Bruxelles, Labor.

-- (2002), "Présences du Portugal dans les lettres belges de langue française", *Portugal e o Outro: uma relação assimétrica?*, dir. Maria Herminia Amado Laurel, Aveiro, Universidade de Aveiro: 127-154.

t'Serstevens, Albert (1940), *L'Itinéraire portugais*, Paris, Grasset.